

# ledélit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill  
Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non-cédé.



McGill DAILY ledélit  
**DPS SPD**  
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY  
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

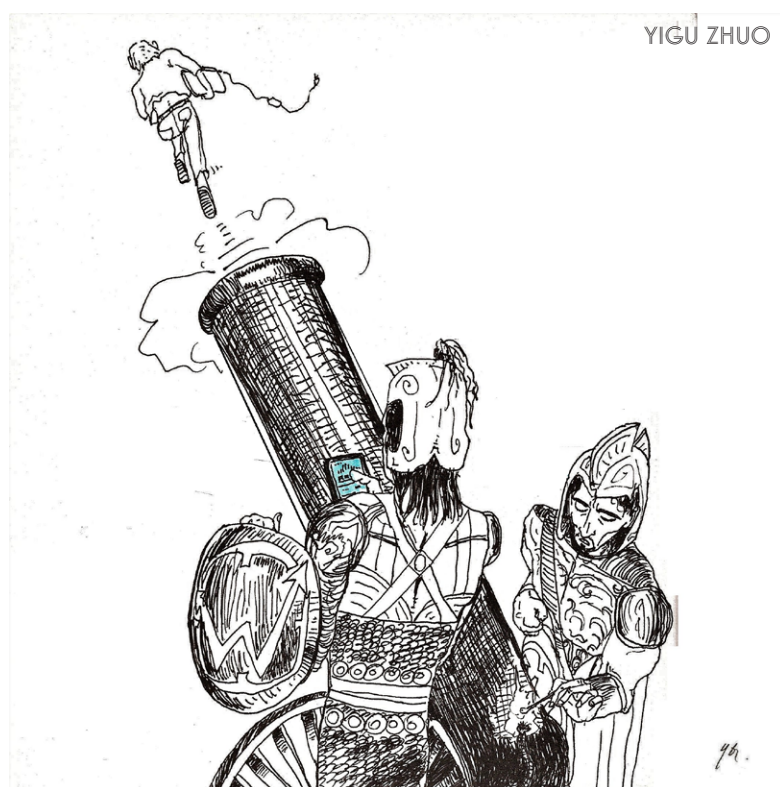
# ACTUALITÉS

CAMPUS

actualites@delitfrancais.com

## Waitz, nouvelle appli pour voir le taux d'occupation des bibliothèques

La technologie est disponible à Redpath et à McLennan.



MARCO-ANTONIO HAUWERT RUEDA  
Éditeur Philosophie

Depuis février 2020, des dispositifs installés par l'Université McGill mesurent le taux d'occupation des bibliothèques McLennan et Redpath. L'initiative vient satisfaire les demandes de plusieurs étudiant·e·s, selon l'Université, qui se plaignaient qu'il était difficile de trouver des espaces libres dans les bibliothèques, surtout en période d'examens. Le pourcentage d'occupation de chaque étage peut être consulté aux entrées de McLennan et de Redpath, ainsi qu'en utilisant l'application Waitz.

### Comment ça fonctionne?

La technologie Waitz fonctionne grâce à des senseurs qui repèrent les fréquences Wi-Fi et Bluetooth environnantes afin d'identifier le type et le nombre d'appareils présents dans une salle donnée. Les senseurs reconnaissent les ordinateurs portables, les téléphones portables et d'autres appareils connectés. Même si la technologie peut détecter l'adresse MAC (de l'anglais, « Media Access Control ») d'un ordinateur, l'Université et Waitz assurent

toutes deux que cette information est immédiatement cachée et ne peut être décryptée. Malgré des questionnements par rapport à la protection de la confidentialité des données des utilisateur·rice·s lors de la première implantation de Waitz en 2018, la compagnie affirme que seul le taux d'occupation des bibliothèques peut être

**« Plusieurs étudiant·e·s se plaignaient qu'il était difficile de trouver des espaces libres dans les bibliothèques »**

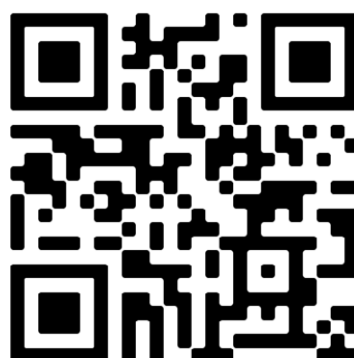
partagé. Selon la compagnie, la précision de la technologie varie entre 80% et 95%, selon la taille de la salle, les salles plus grandes ayant des taux de précision plus élevés.

### Les origines de l'initiative

La compagnie à l'origine de la technologie a été créée par quatre étudiant·e·s de l'Université de Californie à San Diego

(UCSD) qui se disaient fatigué·e·s de perdre du temps à chercher des places disponibles dans les bibliothèques de leur université. Un succès auprès de l'UCSD, Waitz s'est jusqu'à présent étendue dans trois autres universités nord-américaines : l'Université de Californie à Santa Barbara, l'Université de Californie à Irvine et l'Université McGill. Depuis sa création, Waitz a aussi développé des technologies capables de conseiller aux universités des façons d'optimiser l'espace de leurs bibliothèques. ☺

Pour télécharger Waitz, scannez ce code :



# ledélit

Le seul journal francophone de l'Université McGill

### RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107  
Montréal (Québec) H3A 1B5  
Téléphone : +1 514 398-6790

### Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com  
Philippe Bédard-Gagnon

### Actualités

actualites@delitfrancais.com  
Félix A. Vincent  
Vacant  
Vacant

### Culture

artsculture@delitfrancais.com  
Sophie Ji  
Florence Lavoie

### Société

societe@delitfrancais.com  
Opinion - Aymeric Tardif  
Enquête - Louise Toutée

### Philosophie

philosophie@delitfrancais.com  
Marco-Antonio Hauwert Rueda

### Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com  
Adélia Meynard

### Coordonnateur·rice·s visuel

visuel@delitfrancais.com  
Illustration - Alexandre Gontier  
Photographie - Vacant

### Multimédias

multimedias@delitfrancais.com  
Olivier Turcotte

### Coordonnatrice de la correction

correction@delitfrancais.com  
Gabrielle Genest  
Vacant

### Webmestre

web@delitfrancais.com  
Mathieu Ménard

### Coordonnateur·rice·s réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com  
Éléonore d'Espinose  
Andrew Ma

### Contributeur·rice·s

Orian Dorais, Ruixuan Mao, Julie-Anne Poulin,  
Sara Yacoub, Yigu Zhuo

### Couverture

Alexandre Gontier

### BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B-26  
Montréal (Québec) H3A 0E7  
Téléphone : +1 514 398-6790  
ads@dailypublications.org

### Publicité et direction générale

Boris Shedov

### Représentante en ventes

Letty Matteo

### Photocomposition

Mathieu Ménard

### The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com  
Pandora Wotton

### Conseil d'administration de la SPD

Philippe Bédard-Gagnon, Kate Ellis, Marco-Antonio Hauwert Rueda, Asa Kohn, Thibault Passet, Abigail Popple, Simon Tardif, Pandora Wotton

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur·e·s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit n'est pas affilié à l'Université McGill.

Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non-cédé.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

# Pourrait-on vivre sans les guêpes?

Leur présence sur le campus est généralement mal accueillie, mais leur disparition aurait des conséquences dramatiques.

PHILIPPE BÉDARD-GAGNON  
Rédacteur en chef

Les étudiant·e·s et les employé·e·s de l'Université McGill ne sont pas les seul·e·s à retourner au campus cet automne. Chaque année, les guêpes se font également plus nombreuses au début du mois de septembre, a confirmé le *Détecteur de rumeurs* de l'Agence science-presse dans un article paru le 16 septembre dernier. Malgré les désagréments qu'elles causent, les guêpes jouent un rôle écologique important dans nos écosystèmes. *Le Délit* s'est entretenu avec la Dre Jessica Gillung, professeure adjointe à la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'environnement à McGill et directrice du Musée d'entomologie Lyman.

Qu'est-ce qui caractérise les guêpes?

Une quinzaine d'espèces de guêpes vivent en communauté au Québec, toutes présentes dans l'écosystème mcgillois. Leur taille varie entre sept et vingt-cinq millimètres, selon l'espèce – à l'exception de la reine du frelon européen, une espèce introduite, qui peut mesurer jusqu'à quatre centimètres. Certaines guêpes vivent seules, mais ce phénomène est plus fréquent chez les abeilles. Généralement, les guêpes se rassemblent dans des nids de papier, construits avec de la pâte de bois mélangée à de la salive. Ces nids sont construits dans le sol, en hauteur ou dans des cavités déjà présentes. Les guêpes se distinguent des abeilles par leur faible pilosité et par leur alimentation plus variée. Alors que les abeilles du Québec se nourrissent exclusivement de nectar et de pollen floraux, les guêpes peuvent aussi être carnivores ou charognardes. Puisque les abeilles dépendent complètement des fleurs pour se nourrir, elles sont généralement de meilleures pollinisatrices que les guêpes. Ces dernières demeurent néanmoins essentielles au maintien des écosystèmes, car elles participent aussi à la pollinisation. Elles chassent également d'autres insectes, contrôlant ainsi leur population, et elles sont elles-mêmes les proies de plusieurs espèces d'oiseaux, de reptiles, de mammifères et d'insectes.

Les guêpes ne survivent pas au gel, à l'exception des reines. Lorsque celles-ci se mettent à la recherche d'un endroit isolé du froid où attendre la fin de l'hiver, les ouvrières n'ont plus de tâches

à accomplir et errent aux alentours. Leur population chute alors jusqu'au premier gel, moment où elle disparaît complètement. Ce n'est qu'avec le retour du printemps que les reines sortent de leur cachette et commencent à construire un nouveau nid.

**« Afin d'éviter la visite importune de ces insectes, il faut donc couvrir les sources d'odeurs ou éviter de les exposer à l'air libre à l'extérieur »**

Pour éviter la piqûre

Les guêpes chassent avec leur odorat. L'odeur sucrée des aliments les attire. Afin d'éviter la visite importune de ces insectes, il faut donc couvrir les sources d'odeurs ou éviter de les exposer à l'air libre à l'extérieur. Leur intérêt est toutefois de courte durée, et une guêpe fascinée par un aliment ira rapidement voir ailleurs si celui-ci est brièvement couvert

d'une serviette de papier ou d'un couvercle, par exemple. En revanche, gesticuler afin de l'éloigner risque de la provoquer, puisqu'elle se sentira menacée. Les sources d'agitation à proximité des nids provoquent également une réaction défensive de la part de la colonie. La meilleure approche consiste donc à rester calme, à couvrir les aliments odorants et à attendre le départ de l'insecte. Il faut également porter attention aux animaux de compagnie qui ne peuvent pas comprendre ce qu'il faut faire et qui risquent ainsi de provoquer les guêpes. Il n'est pas nécessaire de rester immobile : une personne déjà en train de marcher n'a qu'à continuer calmement.

Les guêpes du Québec sont peu agressives comparativement à d'autres espèces autour du monde. Leur venin est toutefois plus efficace contre les êtres humains que celui des abeilles.

Dans la plupart des cas, la piqûre de guêpe n'est pas dangereuse, mais elle peut provoquer des enflures, des douleurs, des démangeaisons et des rougeurs. Les effets désagréables disparaissent normalement en quelques heures ou quelques jours, et l'application d'une compresse froide peut calmer l'inflammation. Toutefois, si des symptômes plus graves appa-

raissent après quelques minutes, il faut agir immédiatement. Ils peuvent signifier une réaction allergique potentiellement dangereuse. Si la plaie s'infecte, si les symptômes semblent se propager sur le corps ou si une fièvre se développe dans les jours suivant la piqûre, il est également conseillé de consulter un·e professionnel·le de la santé. Les personnes ayant

**« Non seulement leur disparition serait-elle problématique en soi pour la pollinisation et pour la chaîne alimentaire, mais il y a également un risque de nuire accidentellement à d'autres espèces d'insectes à cause de l'imprécision des méthodes d'extermination »**

fait une réaction allergique à une piqûre de guêpe ou d'abeille par le passé risquent de subir des symptômes plus graves si elles sont à nouveau piquées par le même insecte.

Des espèces à risque de disparaître

On observe depuis quelques années un déclin de la population des guêpes et autres insectes pollinisateurs. S'attaquer aux guêpes en détruisant leurs nids aurait donc l'effet d'empirer leur situation. Non seulement leur disparition serait-elle problématique en soi pour la pollinisation et pour la chaîne alimentaire, mais il y a également un risque de nuire accidentellement à d'autres espèces d'insectes à cause de l'imprécision des méthodes d'extermination.

Des spécimens de nombreuses espèces d'insectes dont les habitats ont été détruits au cours du dernier siècle sont entreposés dans la collection mcgilloise du Musée d'entomologie Lyman. L'établissement, fondé en 1914, était initialement situé au Musée Redpath du campus du centre-ville avant d'être déplacé, en 1965, au campus Macdonald. Aujourd'hui, il contient près de trois millions de spécimens et constitue la deuxième plus grande collection du Canada. ☉



ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT

# Le grand retour de #GertsTilItHurts

Le bar Gerts rouvre ses portes après une longue fermeture.

GABRIELLE GENEST

Coordonnatrice de la correction

À part ses tables plus espacées et ses visages masqués, Gerts – bar du campus mcgillois depuis 1974 – ne semble pas avoir changé depuis sa fermeture en 2018. Après trois années de hiatus marquées par des rénovations et par la pandémie, l'établissement a rouvert ses portes au public mercredi le 15 septembre dernier ; le mot-clic #GertsTilItHurts faisait son grand retour.

« Une chose à la fois »

Un jour avant sa grande réouverture publique, Gerts a été l'hôte d'un événement à capacité limitée, dont les billets – gratuits – se sont écoulés en moins d'une heure. Pour Nadine Pelaez, gérante de l'établissement, cette soirée était l'opportunité d'entraîner ses huit employé-e-s dans le cadre d'un premier quart de travail moins intense : seulement 60 places par créneau horaire avaient été attribuées, soit moins de la moitié de la capacité d'accueil en vigueur dès le lendemain. Cette vocation utile se joignait à l'agréable, car les détenteur-riche-s de billets ont pu bénéficier, pour une dernière fois, des prix avantageux de 2018.

Cette réouverture en deux étapes témoigne de l'état d'esprit général de Pelaez lors de sa rencontre avec *Le*



JULIE-ANNE POULIN

*Délit* : « une chose à la fois ». En réponse aux questions du *Délit* sur le niveau de fréquentation de l'établissement, la gérante a expliqué que l'achalandage viendrait, à mesure que le mot de l'ouverture de Gerts se passerait de bouche à oreille. La gérante a également cité les conditions météorologiques comme facteur influençant la clientèle : le temps chaud et ensoleillé de la semaine d'ouverture a poussé les gens dehors, mais les journées froides à venir attireraient inévitablement la population étudiante vers Gerts, « un endroit où relaxer, manger et traîner entre ami-e-s ».

Pelaez a également abordé ses nombreux projets pour Gerts lors de

son entretien avec *Le Délit*. Pour la première fois de son histoire, Gerts servira simultanément de café et de bar. La gérante planifie servir du « bon café » – celui de la maison de torréfaction montréalaise Kittel – ainsi que des pâtisseries et des bagels de fournisseurs montréalais. Éventuellement, le bar servira également des petites bouchées de style amuse-gueules. Pelaez a mentionné du poulet pop-corn à titre d'exemple, tout en assurant au *Délit* son souci d'offrir des options alimentaires inclusives, notamment végétaliennes. Pour l'année 2022, Pelaez prévoit un projet d'envergure : la construction d'une terrasse sur la rue McTavish.

« Un lieu pour les étudiant-e-s »

« C'est un moment très excitant pour la réouverture de Gerts, alors que de nombreux autres bars ou événements étudiants – comme le Bar des Arts, le *Blues Pub* ou *coffeehouse* – n'ont pas lieu ou ne se déroulent pas comme d'habitude » a affirmé au *Délit* Beatrice Mackie, qui était au Gerts jeudi le 16 septembre dernier. L'étudiante de quatrième année à McGill a souligné que l'établissement, grâce à son emplacement pratique sur la rue McTavish, est un bon point de rencontre et que l'atmosphère détendue en fait un endroit accueillant pour la communauté étudiante :

« Tu peux arriver après ton cours, porter ce que tu veux, être avec qui tu veux, parler de ce que tu veux. C'est un lieu pour les étudiant-e-s. »

La boîte de réception de Pelaez témoigne de la popularité de Gerts, non seulement comme endroit où sortir entre ami-e-s, mais

« Tu peux arriver après ton cours, porter ce que tu veux, être avec qui tu veux, parler de ce que tu veux. C'est un lieu pour les étudiant-e-s »

Beatrice Mackie

également comme milieu de travail enviable pour les membres de la communauté étudiante : la gérante reçoit une vingtaine de demandes d'emploi par jour.

Gerts est ouvert de 12h30 à 23h du lundi au vendredi. Le bar est situé au sous-sol du Centre universitaire de l'Université McGill sur la rue McTavish. Un passeport vaccinal valide est requis pour fréquenter l'établissement. ☺

## Agression armée près de McGill

L'incident a fait un blessé et un mort.

FÉLIX A. VINCENT  
Éditeur Actualités

AYMERIC L. TARDIF  
Éditeur Société

Deux agressions à l'arme blanche ont fait deux blessés et un mort dans la nuit de vendredi à samedi dernier. L'une d'entre elles a eu lieu en périphérie immédiate du campus mcgillois, sur la rue Sherbrooke, aux abords de l'intersection de la rue Mansfield.

Un appel au 911 a été effectué vers 1h45 pour signaler une agression armée, d'après les informations transmises par le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM). Les patrouilleur-se-s dépêché-e-s sur les lieux y ont trouvé deux victimes : un homme de 20 ans et un autre de 23 ans, souffrant de blessures au haut du corps causées par arme blanche. L'un d'entre eux présentait des blessures graves. À l'arrivée des



FÉLIX A. VINCENT | LE DÉLIT

policiers, la personne responsable était déjà introuvable.

Un périmètre de sécurité a alors été mis en place. Des expert-e-s légaux-les et enquêteur-riche-s de la Section des crimes majeurs du SPVM en plus d'une escouade canine ont été dépêché-e-s sur les lieux afin d'entamer l'enquête. À l'heure actuelle, aucun suspect-e n'a été identifié-e. Durant la fin de semaine, un poste de com-

mande mobile a été stationné à proximité des lieux.

Depuis l'événement, le SPVM a confirmé que la plus âgée des deux victimes, l'homme de 23 ans, avait succombé à ses blessures, devenant ainsi la 21e personne tuée par homicide à Montréal depuis le début de l'année. Pour l'instant, la vie de l'autre victime ne serait pas menacée. Les personnes détenant des infor-



FÉLIX A. VINCENT | LE DÉLIT

mations qui pourraient être utiles à la police sont invitées à les transmettre au SPVM. Elles peuvent le faire de façon anonyme et confidentielle avec Info-Crime Montréal au 514 393-1133, ou remplir le formulaire de signalement disponible sur le site [infocrimemontreal.ca](http://infocrimemontreal.ca).

Des ressources sont disponibles sur le campus pour ceux et celles nécessitant un soutien mental ou

émotif. Pour plus d'information, consultez l'onglet « ressources en santé mentale » sur le site Internet de l'Association étudiante de l'Université McGill (AÉUM), plus spécifiquement les pages de *McGill student's nightline* et de *keep.mesafe*

Cet article a été réalisé avec les informations de La Presse canadienne. ☺

# Une Soirée des activités victime de problèmes techniques

La pandémie complique l'organisation de la foire de l'AEUM.



ADÉLIA MEYNARD

LOUISE TOUTÉE  
Éditrice Société

Après 17 mois sans activités de clubs en personne, les étudiant·e·s de McGill ont été plusieurs milliers à se présenter à la composante virtuelle de la Soirée des activités (*Activities Night*), événement phare de la vie étudiante organisé chaque semestre par l'Association étudiante de l'Université McGill (AEUM). Celui-ci se déroulait en ligne pour une deuxième année d'affilée, mais, contrairement aux éditions précédentes, celle de l'automne 2021 a été victime de problèmes techniques si importants qu'il était pratiquement impossible d'y assister.

**« C'est exaspérant. L'AEUM avait vraiment un seul travail à faire et elle l'a terriblement raté »**

Un·e étudiant·e

La plateforme utilisée pour l'occasion, Gather.town, était censée permettre aux étudiant·e·s de se promener dans un espace virtuel pour découvrir les kiosques des différents clubs. Or, celle-ci n'a pas été en mesure de supporter le nombre important d'utilisateur·rice·s simultanée·s. « J'ai essayé de rejoindre l'événement, mais je ne voyais qu'un écran noir », a raconté un·e internaute. Même après la connexion à l'un des deux « mondes » (ou ser-

veurs) disponibles, les bogues rendaient tout déplacement lent et fastidieux. Sur les réseaux sociaux, des étudiant·e·s partageaient leur frustration : « C'est exaspérant. L'AEUM avait vraiment un seul travail à faire et elle l'a terriblement raté. »

La vice-présidente de l'AEUM à la Vie étudiante, Karla Heisele Cubilla, ne nie pas l'ampleur des problèmes qui sont survenus. « Au début de la soirée, le monde 1 était simplement non fonctionnel », a-t-elle raconté au *Délit*. Le monde 2, quant à lui, était fonctionnel mais à capacité réduite. Ce n'est que 45 minutes après le début de l'événement que les participant·e·s ont pu commencer à accéder à certains kiosques et

avoir des conversations – mais à ce moment de la soirée, beaucoup d'internautes étaient déjà partis. De là, la participation a été d'environ 200 étudiant·e·s à la fois jusqu'à la fin de l'événement, selon Cubilla.

**Des préparatifs fastidieux**

Lorsque l'AEUM a commencé à planifier la Soirée des activités en juin dernier, l'option d'un événement en personne avait d'abord

été considérée. Cependant, en pleine pandémie, trouver un terrain pour accueillir l'événement s'était révélé difficile. « McGill ne voulait pas nous louer le pavillon Tomlinson », explique Cubilla.

**« Je veux que les étudiants sachent que je suis vraiment désolée, et que je travaille à me rattraper avec la Soirée des activités 2.0 »**

Karla Heisele Cubilla, v.-p Vie étudiante

« J'ai appelé des hôtels en dehors du campus – personne ne voulait louer des espaces pour plus de 300 personnes. »

Le choix d'un événement en ligne s'était donc imposé. Pour Cubilla, Gather.town représentait la meilleure option de plateforme puisqu'elle était moins chère et plus interactive qu'Eventus, celle utilisée pour la Soirée des activités de l'année dernière. « J'ai rencontré le gérant de Gather.town », raconte-t-elle, « et je lui expliqué que la Soirée des activités était un énorme événement qui attirait beaucoup de participant·e·s. Je lui ai demandé : " Est-ce réalisable en ligne, sur votre plateforme ? " Il m'a dit oui. »

À l'automne 2020, un peu plus de 300 étudiant·e·s avaient pris part à la Soirée des activités. Pour celle d'hiver 2021, il n'y avait eu que 56 inscriptions. N'étant pas certaine de l'ampleur que pren-

rait l'événement cette année, Cubilla explique avoir décidé d'acheter deux « mondes » de Gather.town, ce qui en théorie aurait permis d'accueillir 1000 étudiant·e·s à la fois, avec une

salle d'attente au cas où cette limite aurait été dépassée.

Quelques jours avant l'événement, un peu plus d'un millier d'étudiant·e·s étaient inscrit·e·s pour y participer. Mais seulement deux heures avant l'événement, explique Cubilla, le nombre d'inscriptions a explosé. Au moment d'ouvrir les serveurs, c'étaient 2500 étudiant·e·s qui attendaient pour y accéder.

Immédiatement, les problèmes techniques ont commencé. L'AEUM a contacté Gather.town, qui a expliqué subir des problèmes de connexion sur l'ensemble de sa plateforme cette journée-là. « Ils nous ont remboursé l'ensemble des frais, d'ailleurs » mentionne Cubilla. Selon elle, il est tout simplement impossible de tenir un événement en ligne de cette envergure avec la technologie actuelle. Comme preuve, elle mentionne

que la Foire aux services (*Service Fair*) de McGill, tenue sur la plateforme utilisée pour la Soirée des activités de l'année dernière, avait elle aussi subi des problèmes techniques similaires.

**Une deuxième édition en préparation**

À l'heure actuelle, plusieurs clubs se retrouvent sans moyen efficace de recruter de nouveaux membres. Certains groupes ont entrepris de tenir des kiosques sur le campus. Cependant, l'AEUM assure qu'une deuxième édition de la Soirée des activités aura lieu, prévue pour la mi-octobre. Malgré le passeport vaccinal, louer un local est toujours difficile, selon Cubilla : l'option envisagée serait donc de tenir l'événement dans le Centre universitaire, qui appartient à l'AEUM. Il se déroulerait sur cinq jours, les clubs étant séparés en autant de thèmes différents – par exemple, la culture ou l'athlétisme.

« J'ai l'impression d'avoir déçu tant d'étudiant·e·s et tant de groupes », conclut Cubilla. « Je veux que les étudiants sachent que je suis vraiment désolée, et que je travaille à me rattraper avec la Soirée des activités 2.0. »

Il reste à voir si les étudiant·e·s seront au rendez-vous pour cette deuxième édition, et si elle n'arrivera pas trop tard pour réellement aider les clubs à propulser leurs activités. ☹

## Les George-Étienne Cartier du 20e siècle

Ces politiciens qui ont bâti leur carrière sur la négation des droits des francophones.



carrière et qui caractérise son héritage politique. Georges-Étienne Cartier est surtout connu comme l'un des principaux architectes du pacte confédératif de 1867. Il est notamment dirigeant de la délégation du Canada-Est à la Conférence de Québec de 1864, qui devait jeter les bases du fédéralisme canadien. Ce projet politique représente un reniement par Cartier non seulement des idéaux patriotes, puisque la Confédération maintient plusieurs des institutions coloniales que ces derniers combattaient (comme le poste de gouverneur et un Conseil législatif nommé), mais également une trahison des principes de Lafontaine, pourtant son mentor politique. Si Lafontaine et d'autres réformistes ont à cœur la défense des droits des francophones du Canada, Cartier, pour sa part, n'hésite pas à vendre à ses concitoyens l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique (AANB), qui place le Québec en situation d'infériorité politique. En effet, avant 1867, le Québec et l'Ontario avaient exactement le même nombre de sièges au Parlement, tandis qu'après le changement de régime constitutionnel, le Québec ne détient plus que 64 circonscriptions sur 180. Aujourd'hui, c'est 78 sur 338.

En somme, l'AANB institutionnalise plusieurs recommandations du rapport Durham de 1840, dont le but avoué était l'assimilation des francophones d'Amérique et le maintien de la monarchie britannique en Amérique. En toute connaissance de cause, Cartier participe à cette entreprise, aux côtés de Macdonald, un homme n'ayant jamais fait mystère de sa haine pour les francophones. Par ailleurs, Cartier est

ORIAN DORAIS | CONTRIBUTEUR

Dans un précédent texte paru au *Délit*, j'affirme que Louis-Hippolyte Lafontaine, un politicien réformiste issu de la branche modérée du Parti patriote, est le véritable père fondateur d'un Canada indépendant de la Grande-Bretagne, en cela que Lafontaine a négocié la mise en place du « gouvernement responsable », qui permet au Parlement de nommer le chef de l'exécutif. Si certains patriotes républicains – proches de Louis-Joseph Papineau et ancêtres, en quelque sorte, des souverainistes actuels – ont reproché à Lafontaine de trop compromettre avec la monarchie, il n'en demeure pas moins que le chef réformiste est parvenu à jeter les bases de la démocratie canadienne et s'est toujours battu pour que les francophones y soient traités avec justice.

La thèse de mon précédent essai était que l'attitude réformiste et conciliatrice de Lafontaine était à

l'origine d'une tradition politique qui, au cours du 20e siècle, a vu plusieurs politiciens québécois s'impliquer en politique fédérale, autant au Parti libéral (PLC) qu'au Parti conservateur (PCC), tout en ayant à cœur la défense des intérêts du Québec. Wilfrid Laurier et Brian Mulroney sont probablement les plus grands représentants de cette tradition. On pourrait ajouter à cette liste prestigieuse Henri Bourassa (qui commence sa carrière politique avec les libéraux et fonde *Le Devoir* en 1910), Joseph-Israël Tarte, Ernest Lapointe et Jean Marchand au PLC, ainsi que Frederick Debartzch Monk et Arthur Sauvé au PCC. Lafontaine serait, en un sens, l'inspirateur du biculturalisme canadien. Toutefois, il existe une autre tradition politique, bien plus négative, selon moi, instaurée par George-Étienne Cartier.

Une perversion politique

L'engagement politique de Cartier débute dans les années

1820–1830, époque à laquelle il est l'un des patriotes les plus revendicateurs. Appartenant à la milice des Fils de la Liberté, il se démarque comme commandant lors de la bataille de St-Charles, durant les rébellions de 1837. Après la défaite

**« En somme, l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique institutionnalise plusieurs recommandations du rapport Durham de 1840, dont le but avoué était l'assimilation des francophones d'Amérique et le maintien de la monarchie britannique en Amérique. En toute connaissance de cause, Cartier participe à cette entreprise, aux côtés de Macdonald, un homme n'ayant jamais fait mystère de sa haine pour les francophones »**

des patriotes, il part en exil aux États-Unis pour quelques mois et revient peu avant l'Acte d'Union de 1840, qui verra l'unification du Haut et du Bas-Canada sous un seul gouvernement. La seconde partie de la carrière de Cartier est radica-

lement différente de la première. Converti au réformisme, il accepte l'union, se rapproche de Lafontaine et devient l'un des politiciens les plus influents du Québec, d'aucuns diraient le plus influent après la retraite de Lafontaine en 1851. En

1857, Cartier devient vice-premier ministre du Canada, numéro deux du gouvernement de John A. Macdonald. C'est la fidélité à toute épreuve dont Cartier fera preuve à l'égard de Macdonald qui marquera les quinze dernières années de sa

également complice des manigances du gouvernement Macdonald dans le cadre du scandale du Pacifique lors duquel le Parti conservateur est accusé de collusion dans le but de financer l'élection de 1872. Cartier est ainsi un politicien qui ne par-

vient à se hisser à la tête du Canada, aux côtés de Macdonald, qu'au coût de ce qui constituaient, au début de sa carrière, ses convictions les plus profondes. Malgré qu'il soit francophone et membre d'un peuple parmi tant d'autres envers lequel Macdonald était raciste, sa volonté de travailler à la négation des droits fondamentaux de son peuple a fait en sorte que Macdonald lui a longtemps accordé sa confiance.

En cela, Cartier est le premier d'une longue lignée de politiciens québécois qui, ayant intériorisé la haine que plusieurs Canadiens anglais ressentent envers les francophones, ont dédié leur carrière politique à maintenir et renforcer l'état d'inféodation dans lequel se trouve le Québec au sein de la confédération. Ces personnages publics voient la civilisation anglo-saxonne comme supérieure et croient que le Québec ne peut s'épanouir autrement qu'en l'embrassant à pleine bouche. Toute forme de volonté émancipatrice de la nation québécoise est donc, à leurs yeux, dangereuse. Notons que la plupart des héritiers idéologiques de Cartier ont connu, comme lui, de grands succès politiques, la population anglophone étant friande de ces « francophones de service » qui la confortent dans sa vision du monde. Un phénomène similaire existe aux États-Unis, où plusieurs dizaines de personnalités afro-américaines, par exemple Candace Owens ou Kanye West, ont connu un grand succès en flattant la population blanche et en oeuvrant à persuader les autres Afro-Américains que se dévouer corps et âmes au système qui les opprime constitue en fait le forme la plus élevée de liberté.

**« Si Trudeau s'engage en politique, à l'origine, contre le régime duplessiste, force est de constater qu'il reprend plusieurs des procédés qu'il reprochait à l'Union Nationale »**

Les héritiers idéologiques de Cartier

Alors, qui sont ces George-Étienne Cartier du 20<sup>e</sup> siècle ? Deux noms viennent spontanément à l'esprit. Il n'est pas nécessaire de revenir en détail sur chaque méfait commis par Pierre Trudeau et Jean Chrétien, mais il faut cependant rappeler que la plupart desdits méfaits ont

été commis contre leur propre peuple, avec un acharnement que l'on pourrait qualifier de névrotique.

Prenons Pierre Trudeau qui, comme Cartier, commence sa carrière en idéaliste. Dans les années 1950, par de nombreux textes dans la revue *Cité Libre*, il dénonce les excès du gouvernement Duplessis, particulièrement sa répression violente du mouvement syndical, et en appelle à des réformes progressistes de la société. De 1965 à 1968, peu après son élection comme député au fédéral, Trudeau est ministre de la Justice et c'est à ce poste qu'il dépose son célèbre « bill omnibus », qui décriminalise l'avortement et l'homosexualité. Au départ, Trudeau désire également l'avancement des Québécois et des francophones des autres provinces, comme en témoigne l'adoption de la Loi sur les Langues Officielles (1969).



Cependant, la méfiance de Trudeau envers toute forme de nationalisme, doublée de son admiration pour un système politico-juridique d'inspiration britannique – qui place les droits individuels avant les droits collectifs – vont rapidement le pousser à prendre des mesures très brutales contre un Québec nationaliste s'affirmant de plus en plus dans la foulée de la Révolution tranquille. Ainsi, la seconde moitié de la carrière de Trudeau est marquée par ses provocations lors du Lundi de la matraque (1968), par son utilisation de la Loi sur les mesures de guerre pour emprisonner des centaines de personnalités

souverainistes pacifiques (1970), par sa requête à des hommes d'affaires influents de délocaliser des dizaines de milliers d'emplois en dehors du Québec pour nuire au premier gouvernement péquiste (1976), par ses fausses promesses lors du premier référendum sur la souveraineté (1980) et par son orchestration de la Nuit des longs couteaux (1981). Ajoutons à cela que Trudeau renie ses principes syndicalistes et progressistes, n'hésitant pas à employer des lois spéciales lors de grèves dans la fonction publique fédérale tout au long de son mandat, notamment à Postes Canada. En 1970, il invite même des grévistes à « manger de la merde ». Trudeau ne respecte pas non plus les libertés individuelles – qu'il sacralise pourtant dans sa Charte canadienne des droits et libertés (1982) – lorsqu'elles sont invoquées par des Québécois pour défendre leurs propriétés menacées par des

projets fédéraux. Ainsi n'hésite-t-il pas à exproprier des citoyens innocents lors de la construction de l'aéroport de Mirabel (1970), de la création du Parc de Forillon (1970) et de l'érection de la tour de Radio-Canada à Montréal (1973). Il n'a pas plus de scrupules à violer les libertés individuelles de son principal rival politique, René Lévesque, qui est espionné par la Gendarmerie royale du Canada pendant des décennies.

Si Trudeau s'engage en politique, à l'origine, contre le régime duplessiste, force est de constater qu'il reprend plusieurs des procédés qu'il reprochait à l'Union

Nationale. Est-il alors exagéré de qualifier son règne de Grande Noirceur ? Comme Cartier, Trudeau a fini par devenir ce qu'au départ il combattait. Et si l'AANB de 1867 a fait du Québec

**« L'essentiel est de constater que nombre de politiciens fédéraux québécois ont dédié leur carrière à s'opposer non pas à une idéologie – l'indépendantisme, le nationalisme – mais à l'idée même de quelque affirmation québécoise, plus souvent qu'autrement par des méthodes peu éthiques »**

une simple province, la Charte des droits et libertés de 1982 assure pour sa part que le Québec ne pourra jamais prendre ses propres décisions, ne serait-ce qu'en tant que province, sans intervention des tribunaux fédéraux. Dans les deux cas, les grands architectes de ces textes constitutionnels sont des francophones originaires du Québec. Trudeau a par ailleurs été soutenu dans toutes ses manigances par des ministres fédéraux québécois que n'aurait pas reniés Cartier : Gérard Pelletier, Marc Lalonde, Jean-Pierre Goyer et, surtout, Jean Chrétien.

En 1981, c'est Chrétien, alors ministre de la Justice, qui organise le stratagème de la Nuit des longs couteaux. Il joue également un rôle non négligeable dans la conception de la Charte de 1982, enchâssée dans la Constitution canadienne fraîchement rapatriée d'Angleterre, dont le but est de saper l'autonomie des provinces en permettant aux tribunaux fédéraux d'invalider des lois provinciales. Chrétien partage l'enthousiasme de Trudeau pour un pouvoir centralisé à Ottawa et pour un gouvernement des juges. Lorsque Chrétien devient premier ministre canadien en 1993, son principal objectif est de bloquer la montée du souverainisme québécois. Si être fédéraliste ne constitue évidemment pas une faute morale, les procédés qu'emploie Chrétien contre le mouvement souverainiste sont on ne peut plus répréhensibles. Au cours de la campagne référendaire, le camp du NON, mené par Chrétien, multiplie les dépenses illégales et clandestines. De 1996 à 2004, le programme fédéral des commandites est utilisé illicitement pour financer des organismes promouvant l'unité fédérale, en ce qui constitue l'un des plus gros scandales politiques de l'histoire canadienne, presque à égalité avec le scandale du Pacifique. En 2000, le gouvernement Chrétien dépose la Loi sur la clarté référendaire, qui nie au Québec le droit de décider de son sort par majorité simple. Cette loi est la continuation logique de l'AANB et de la Charte de 1982. Chrétien est aussi

responsable des mesures d'austérité mises en place dans les années 1990 qui frappent durement les chômeurs et les aînés, soit les membres les plus vulnérables de la société. Cela est d'autant plus triste que Jean

Chrétien, au début de sa carrière, est un jeune avocat idéaliste, révolté contre les penchants autoritaires de l'Union Nationale.

Plusieurs autres politiciens québécois impliqués en politique fédérale pourraient aussi être qualifiés d'héritiers idéologiques de George-Étienne Cartier. On peut penser à Stéphane Dion, Pierre Pettigrew, André Ouellet et Denis Coderre, quatre ministres sous Chrétien qui le soutiennent dans ses entreprises illicites contre leur Québec natal. Dion est d'ailleurs l'auteur de la Loi sur la clarté référendaire. On peut penser à Jean Charest, député conservateur fédéral de 1984 à 1998 qui, en 1990, soumet un rapport décommandant la reconnaissance du Québec comme société distincte dans le cadre de l'Accord de Lac Meech, ce qui provoque le départ de Lucien Bouchard et d'autres

**« En 2000, le gouvernement Chrétien dépose la Loi sur la clarté référendaire, qui nie au Québec le droit de décider de son sort par majorité simple »**

députés qui fondent le Bloc québécois. L'essentiel est de constater que nombre de politiciens fédéraux québécois ont dédié leur carrière à s'opposer non pas à une idéologie – l'indépendantisme, le nationalisme – mais à l'idée même de quelque affirmation québécoise, plus souvent qu'autrement par des méthodes peu éthiques. Il n'est pas nécessaire d'être souverainiste pour critiquer les jeux de coulisse de Cartier, Trudeau ou Chrétien ; il suffit d'être démocrate. Cela dit, il est nécessaire de remettre en question l'adhésion du Québec à une confédération dont les grands axes constitutionnels sont décidés derrière des portes closes et où les Québécois ayant le plus de succès politique sont ceux prêts à piétiner leur nation d'origine. ☹

## Quand le mont Royal cède ses érables au mont Liban

Un an après l'explosion du port de Beyrouth, comment la communauté libanaise de Montréal fait-elle son devoir de mémoire?

ALEXANDRE GONTIER

Coordonateur Illustrations

Le 4 août 2020, j'avais l'heure libanaise sur un poignet chanceux quand Beyrouth explosa. Un sursaut arracha le pouls sous des montres prises au hasard à l'autre bout du monde. Les responsables de la catastrophe sont les dirigeants politiques, incompetents et corrompus. Ils savaient que 2 750 tonnes de matériel explosif étaient entreposées dans le port de la capitale libanaise, entourées de quartiers résidentiels et commerciaux. Ils ont délibérément fermé les yeux pendant six ans – ils étaient abrités, eux – et ont attendu le massacre sans le voir. Ils ont tué plus de 220 personnes, en ont blessé 6 500 et déplacé 300 000 autres. Aujourd'hui, ces mêmes meurtriers contrôlent le système

### « Nous avons l'air d'érables déguisés en cèdres »

juridique, empêchent le déroulement d'une enquête, étranglent toute la population qui paie collectivement pour leurs crimes.

Un an plus tard à Montréal, je ne savais plus lire l'heure, que la date : 4 août 2021. La diaspora libanaise s'était rassemblée devant le Consulat. Naturellement, nous avons besoin de rendre hommage aux victimes. Nous voulions nous faire entendre, sans qu'on nous écoute. Ce soir-là, beaucoup d'entre nous nous sentions comme des Libanais-es ponctuel-le-s, imposteurs. Nous avons l'air d'érables déguisés en cèdres. Nous appréhendions de nous voir avec les yeux qui débordent. Très vite nous devenions une foule, silencieuse, et nous faisons ce qu'il fallait.

La soirée était coorganisée par deux groupes représentant les Libanais-es expatrié-e-s. Le premier était le Bloc national libanais, représenté par Joe Abou Malhab, qui décrit le Bloc national libanais comme le seul parti réellement démocratique du pays et y voit un espoir pour la jeunesse libanaise et ses attentes politiques. Le second organisateur était le Réseau de la diaspora unie (*Meghterbin Mejtmein*, en arabe). Il a été créé en 2019, lors de la révolution libanaise. Il

s'agit d'une organisation permettant aux expatrié-e-s de soutenir les revendications de Libanais-es resté-e-s au pays. Le porte-parole, Ghadi Elkoreh, insiste sur

La commémoration a permis à des artistes de saisir de plus près la profondeur symbolique du rassemblement. Elissa Kayal a noué nos expériences avec son

### « Les Libanais-es évoluent en ayant pour but ultime de fuir leur propre pays »

l'importance de la communauté internationale dans l'exigence de réformes fondamentales, aussi bien politiques qu'économiques et juridiques. Les demandes faites par les Libanais-es sont rudimentaires et nous paraissent absurdes lorsqu'on vit en diaspora, tant elles sont simples. Par exemple, il-elle-s demandent que les aides versées par plusieurs pays ne soient plus envoyées directement au gouvernement libanais, car, malgré la misère, les chefs d'État détournent les fonds à leur propre avantage sans pitié. Les Libanais-es demandent surtout des explications sur l'accident d'août 2020, qu'une enquête soit menée sans être interrompue par les gouverneurs et sans que des preuves soient détruites. La porte-parole Karen Tannous a raconté son expérience du jour de l'explosion. Comme beaucoup, elle était à Montréal, loin des siens, impuissante, à attendre qu'on l'appelle, qu'on ne l'appelle pas. Karen a raconté sa frustration et sa volonté de compenser son absence en s'impliquant à l'étranger.

poème « Je reviens d'une nuit longue et sans fête », composé des mots les plus justement choisis. Sara Ghandour a interprété *Li Beirut*, chanson emblématique de Fairuz, pour faire dresser nos poils à l'unisson. Ces artistes nous transmettaient un frisson pour nous faire vivre un deuil unificateur.

À travers plusieurs de mes échanges avec les autres jeunes présent-e-s à l'événement, on sentait leur culpabilité. Au téléphone, il faut rassurer nos proches restés au pays alors que, nous-mêmes, nous avons fui. Nous leur disons qu'un avenir viable, pour eux et elles, y est envisageable. Cependant, il-elle-s savent qu'il ne l'est pas assez pour que nous voulions rester... À partir de ces témoignages, on voit se dégager l'influence de l'immigration sur les dynamiques familiales. En effet, une famille aisée au Liban essaie par tous les moyens de faire sortir ses membres du pays. La plupart du temps, ce départ survient à l'occasion des études universitaires. Les membres

d'une famille qui se sont installés à l'étranger y deviennent fréquemment des individus plus accomplis aux yeux de leurs proches. Ces personnes obtiennent un statut d'autorité : le rapport d'échange d'idées est déséquilibré et penche en faveur des Libanais-es qui vivent dans un pays d'accueil. Kaissar, un étudiant de 22 ans, raconte qu'il a pu quitter le Liban pour ses études il y a quatre ans. Sa sœur de 19 ans était destinée à suivre son parcours, mais la situation financière de sa famille,

à laquelle se sont ajoutées les contraintes sanitaires, administratives et d'immigration, l'empêchent de partir. Il ajoute qu'il se sent perçu comme un monument à respecter, en ce sens qu'il représente tous les espoirs de sa famille. Cet échange met en relief une faille bien plus profonde et lointaine : les Libanais-es évoluent en ayant pour but ultime de fuir leur propre pays. Beaucoup ne s'y sentent pas accueilli-e-s, ni chez eux-elles – même ceux-elles qui y ont passé toute leur vie.



SARA YACOUB



SARA YACOUB

Enfin, nous avons tous-tes retenu l'intervention de Ian Abinakle. Il a séduit la foule par son éloquence. « Nous avons besoin d'un État laïc, d'un pays qui défend les droits de la personne. Peu importe d'où tu viens, ta religion et ton orientation sexuelle. Je suis venu prononcer les mots que vous n'entendez pas souvent. Je dis lesbienne, gai. Je dis homosexuel. Je dis transgenre. Je dis travesti. Je dis des gens qui ne sont pas respectés au nom de la religion et de l'ignorance. » Il s'est exprimé pour mettre des mots sur les réalités

« Un individu de la diaspora garde en lui, plus ou moins fermement, les attentes et les normes de son pays d'origine »

« qu'il ne faut pas montrer ». Il a abordé le sujet de la jeunesse LGBTQ2+ au Liban, pour qui le quotidien était déjà une explosion avant celle du port. Son projet Cœurs en éclats (*Shattered Hearts*) permettrait de venir en aide à 14 victimes LGBTQ2+ de l'explosion que l'on ne peut pas toujours nommer. Sur le site Web de la collecte de fonds sont présentés ces individus, certains portant des noms fictifs : si leur identité était révélée, il y en a qui viendraient les frapper encore plus fort que la catastrophe d'août 2020. Abinakle a insisté sur l'urgence de la col-



lecte de fonds et nous avons saisi son caractère exceptionnel, car c'est l'une des rares qui viennent en aide à ces laissés-e-s-pour-compte. Pour une raison qui nous échappait, nous ne nous attendions pas à entendre des propos assumés et décomplexés pour aborder la cause LGBTQ2+. Bien que l'expression de la diversité soit tenue pour acquise par les jeunes de la diaspora libanaise à Montréal, en tant que Libanais-es dans un pays d'accueil, l'identité de chacun-e de-

meure constituée d'un morceau du pays d'origine. Un individu de la diaspora garde en lui, plus ou moins fermement, les attentes et les normes de son pays d'origine. Souvent, il adopte celles du

seignée, assurée, dont tous les mots avaient un but – a abordé son implication dans le projet de bourse et m'a révélé que personne n'avait valorisé son travail, ni celui d'Alexia Chammas,

pas à voir des femmes prendre de la place. Les Libanaises sont pressées, elles doivent être prêtes, car elles sont attendues, mais lorsqu'elles arrivent, personne ne les remarque. Le

« Au Liban, les tabous grouillent sous les tapis. La sexualité n'est pas verbalisée, on sait simplement que la virginité des jeunes filles est sacrée. Les réflexions sont faites dans un régime de la honte ou du *eib* »

pays d'accueil ; mais lorsqu'il se retrouve dans un microcosme libanais, il redéfinit ses attentes et se restreint dans sa liberté d'expression. Ian Abinakle a réussi à nous extraire de ces contraintes le temps de son discours et nous a invité-e-s à faire de même, à éduquer nos parents, nos voisin-e-s, et nos enfants pour qu'il-elle-s acceptent la différence, sans se borner dans l'espace, sans avoir peur de brusquer les pensées dépassées.

Au début du mois de septembre, je me suis entretenu avec Yara Coussa, étudiante à McGill et ambassadrice de la campagne de financement pour soutenir les étudiant-e-s libanais-es de l'Université. Elle m'a expliqué sa relation conflictuelle avec le Liban. C'est un pays qu'elle aime, mais qui ne veut pas l'aimer en tant que femme. Les normes familiales y sont genrées : ce n'est pas une société qui valorise la femme et ses accomplissements. Paradoxalement, dit-elle, c'est une société qui pense que la femme devrait tout faire. Il y a un an, elle a décidé de créer une bourse avec son amie Alexia Chammas, également étudiante à McGill. Elles ont à ce jour levé plus de 70 000\$. Yara – ren-

alors que celui de l'homme qui occupait le même poste que les deux jeunes Libanaises l'avait été, naturellement. Quand l'homme était avec elles, elles étaient prises au sérieux ; autrement, on ne s'adressait pas à elles. Bien qu'elles soient com-

sexisme est imprégné dans la police et dans la classe politique. L'éducation des enfants se fait par la transmission de valeurs archaïques qui donnent aux garçons le goût de la domination et qui dessinent les filles en poupées fragiles qui doivent



blées par les résultats de leur mobilisation, qui parlent d'eux-mêmes, Yara a raconté qu'Alexia et elle n'avaient reçu ni félicitations ni encouragements des Libanais-es. Même sur un autre continent, on constate qu'elles aussi ont un espace restreint pour étendre leurs branches. Aussi absurde que cela puisse paraître, les Libanais-es ne s'attendent

être protégées. Au Liban, les tabous grouillent sous les tapis. La sexualité n'est pas verbalisée, on sait simplement que la virginité des jeunes filles est sacrée. Les réflexions sont faites dans un régime de la honte ou du *eib*. L'image d'une personne vaut plus que la personne elle-même. Il faut avoir l'air d'un-e autre pour éviter les questions. ☹



ADÉLIA MEYNARD | LE DÉLIT

## CONTRIBUER AU DÉLIT

en quatre étapes

1 - Choisis un sujet



Contacte notre équipe pour proposer ton idée ou pour obtenir un sujet.

2 - Rédige ton article



Profite de l'aide de notre équipe pour rédiger ton texte. Elle peut te conseiller pour tes entrevues et t'obtenir des billets d'événements.

3 - Révise ton texte



Révise ton texte avec les commentaires des éditeur-ice-s, qui s'assurent que ton travail soit à son meilleur.

4 - Retrouve-le dans Le Délit!



Après trois contributions, tu peux envoyer ta candidature pour un poste rémunéré!

### Pour nous contacter

Actualités: actualites@delitfrancais.com  
Société: societe@delitfrancais.com  
Culture: artsculture@delitfrancais.com  
Philosophie: philosophie@delitfrancais.com

Rejoins le groupe Contribuer au Délit sur Facebook!



## Charles Taylor et le souverainisme

Le Québec a-t-il un droit légitime à la protection du français?



ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT

« Tout le monde respectera sûrement ce droit indiscutable que possède le peuple québécois de s'auto-déterminer »

René Lévesque, discours du Trône, Québec, 8 mars 1977

Philosophe de renommée mondiale, Charles Taylor occupe de 1976 à 1979 la chaire Chichele de théorie politique et sociale à l'Université d'Oxford, l'une des plus prestigieuses au monde. Son départ en Angleterre coïncide avec l'accession au pouvoir du Parti Québécois de René Lévesque, premier parti souverainiste depuis le début de la Confédération. Constatant une forte incompréhension – et, conséquemment, un dédain – du souverainisme de la part des Canadiens-nes anglais-es, Taylor écrit « *Why Do Nations Have to Become States* », essai qu'il déposera à l'Association canadienne de philosophie en 1979. Son but principal, dans cet essai, est non pas celui de donner son opinion personnelle sur la souveraineté québécoise, mais de tenter d'expliquer les raisonnements qui peuvent en amener certains-e-s à désirer l'indépendance.

### La nécessité de l'autonomie

Historiquement, dit Taylor, la raison principale pour laquelle un peuple souhaite devenir un État souverain est le désir d'*autonomie*, soit la capacité de déterminer son propre sort. Selon cette idée, qui peut être retracée aux *Discours sur la première décennie de Tite-Live* de Machiavel, au temps de la Renaissance italienne, l'être humain ne mène une vie pleine que lorsqu'il peut gérer ses propres affaires de manière libre. Comme le résume Taylor, l'idée serait que « *les personnes libres sont des personnes autonomes* ».

Cette idée d'autodétermination peut également être retrouvée dans le discours du Parti Québécois de l'époque : « Comme tous les peuples, les Québécois ont à compter d'abord sur eux-mêmes », déclare le Premier ministre René Lévesque lors du discours du Trône de 1977. Même à l'époque, donc, l'argument de l'autonomie apparaît central au discours public.

Mais pour réclamer l'autodétermination, il faut bien pouvoir affirmer que celle-ci n'est pas déjà un fait de la condition québécoise. Selon Taylor, si les Québécois-es peuvent argumenter qu'il-elle-sont « *colonisé-e-s maintenant* » – colonisé-e-s, au sens politique et institutionnel, non pas au sens symbolique et idéologique –, alors il-elle-s pourraient démontrer que le Québec doit devenir un État souverain pour assurer son autodé-

termination. Or, au temps de René Lévesque, le Québec n'est pas une colonie, certainement pas au même titre que les Treize Colonies américaines en 1776 ou que l'Inde en 1947, au moment de leur indépendance respective. Il est donc clair, pour Taylor, que le Québec, étant une province dans une « *démocratie représentative structurée fédéralement* », n'a pas besoin de souveraineté pour s'autodéterminer.

Cela dit, Taylor reconnaît qu'il y a d'autres formes de dépendance qui ne sont pas politiques. Le Québec étant la seule province francophone plongée dans l'immensité de l'Amérique anglophone, il est clair que le français se retrouve souvent éclipsé, voire écrasé, par l'hégémonique langue anglaise. Une justification plus valide de la souveraineté – celle que bien trop de Canadiens-nes anglais-es ne comprennent pas, selon Taylor – viendrait donc du *droit fondamental au français*.

« Si notre communauté linguistique est essentielle à notre humanité, alors son existence peut être protégée de l'action d'autrui »

### Le droit à la langue

L'argument du *droit au français* part de la prémisse fondamentale que l'identité personnelle est essentielle à l'intégrité de l'être humain. Rares sont ceux et celles qui nieraient ce fait : une personne sans identité est à peine une personne pleinement humaine. La deuxième prémisse est que, « *pour les gens aujourd'hui, un pôle crucial d'identification (dans certains cas, le pôle crucial) est [...] leur communauté linguistique* ». En d'autres termes, la langue et la communauté attachée à cette langue représentent pour les êtres humains une partie importante de leur identité. Si l'on accepte ces deux prémisses, l'on conclut logiquement que la survie de la communauté linguistique est essentielle à l'intégrité de l'être humain.

Par ailleurs, il est évident que l'on peut exiger d'autrui de respecter tout ce qui est indispensable à notre intégrité. Par exemple, dans la mesure où le droit au mouvement est indispensable à la réalisation de notre humanité, l'on peut exiger son respect de la part d'autrui. De la même façon, si notre communauté linguistique est essentielle à notre humanité, alors l'on peut conclure que son existence peut être protégée de l'action d'autrui.

L'argument, résumé, est donc le suivant :

1. Notre identité est essentielle à notre intégrité en tant qu'humain-e.
2. La communauté linguistique est une partie indispensable de notre identité.
3. Conséquemment, notre communauté linguistique est essentielle à notre intégrité en tant qu'humain-e.
4. Nous avons le droit d'exiger que d'autres personnes respectent tout ce qui est indispensable à notre intégrité en tant qu'humain-e.
5. En conclusion, nous avons le droit d'exiger que d'autres respectent notre droit à notre communauté linguistique.

Parmi ces cinq propositions, la deuxième est celle qui fait réellement l'objet de débat au Canada. Certaines personnes – les ultranationalistes québécois-es, par exemple – peuvent considérer que la langue française n'est pas un pôle quelconque, mais le pôle

unique de leur identité. Porter atteinte à la langue équivaudrait donc à menacer la totalité de leur être. D'autres voient la langue comme une base importante de leur identité, mais pas la base unique. C'est le cas de Taylor lui-même, qui reconnaît d'autres pôles d'identité comme les traditions, les coutumes, etc. D'autres encore rejettent totalement quelconque association entre langue et identité. Les Canadiens-nes anglais-es, observe Taylor, font souvent partie de cette dernière catégorie. Il n'est pas rare, dit-il, de les entendre défendre l'argument philistin selon lequel la langue est uniquement et simplement un moyen de communication – rien de plus – et qu'il faudrait donc choisir le moyen de communication le plus efficace : l'anglais, évidemment. Cet argument est d'ailleurs souvent utilisé pour justifier la suppression du français à travers le Canada.

Mais Taylor dénonce l'absurdité de ce dernier point de vue. Selon lui, pour que l'individu puisse se définir en tant qu'être humain, il a nécessairement besoin d'un « *horizon de sens* », soit d'un *langage du sens*, en quelque sorte, qui lui permette de formuler sa conception de soi. Cet « *horizon de sens* », l'individu peut seulement l'acquérir par le moyen de « *l'appartenance à un groupe* », à une « *tradition culturelle* ». La langue, qui ne saurait se détacher de la communauté qui l'héberge, constitue donc une façon unique d'appréhender le monde. Bien plus qu'un simple moyen de communication, il s'agit d'une partie essentielle de notre identité.

Même les Québécois-es français-es non-souverainistes, affirme Taylor, reconnaissent le fait que la langue est une partie non négligeable de leur identité. Il-elle-s comprennent que supprimer la langue française reviendrait à détruire tout un angle de perception de la réalité. Il-elle-s soutiennent donc tous-tes, d'une façon ou d'une autre, la conclusion finale que la communauté linguistique française doit être sauvegardée au Québec. Est-il nécessaire de devenir un État souverain pour assurer ce droit? Possiblement. Taylor ne partage certainement pas cet avis, mais là n'est pas l'objet de son essai. La priorité, pour l'instant, est que le reste du Canada comprenne l'instinct de protection du français et reconnaisse le droit fondamental à cette protection. ☺

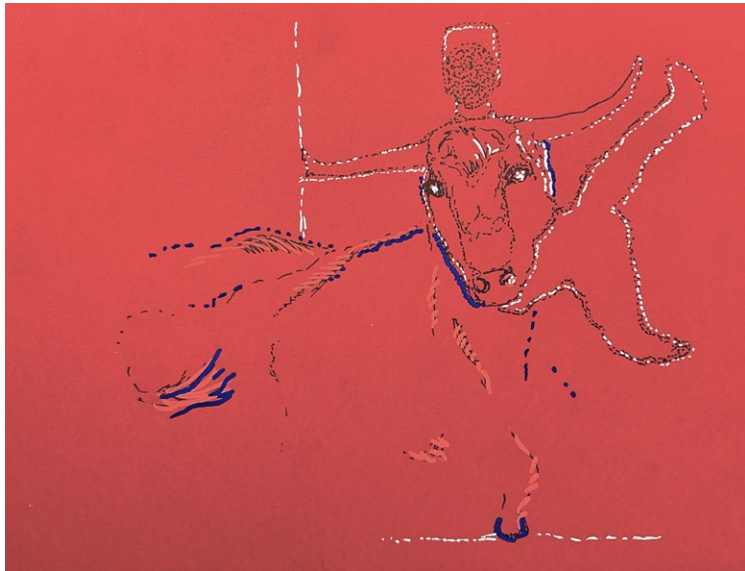
MARCO-ANTONIO HAUWERT RUEDA  
Éditeur Philosophie

## Carmen réinventée

Rencontre entre le hip-hop et l'opéra.

FLORENCE LAVOIE  
Éditrice Culture

L'opéra est l'un de ces domaines artistiques que l'on croit exclusifs à certaines strates de la société ; il s'agit d'un art méconnu et, plus souvent qu'autrement, peu accessible financièrement. C'est dans un esprit de rencontre qu'a donc été conçu le spectacle *Hip-Hopéra, Carmen*, présenté gratuitement à la Place de la Paix – rencontre entre artistes, entre domaines, entre partenaires de production. La Tête de pioche s'est notamment alliée au Quartier des Spectacles et au Festival Mode+Design pour produire l'événement, mis en scène par Louis Tremblay. Comme le suggère son titre, le spectacle se fait le lieu d'un métissage du hip-hop et de l'opéra *Carmen*, métissage qui se déploie jusque dans le décor, les costumes et la chorégraphie. C'est l'art de la rue et l'occupation de l'espace public que Tremblay dit avoir voulu exploiter, creuser.



ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT

### Audace scénographique

La culture urbaine s'est imisée dans chaque facette du spectacle, qui ne se déroule plus à Séville, mais dans une sorte de monde moderne fictif, où éclatent les conventions, sans véritable ancrage dans la réalité. Néanmoins, le décor et les costumes exploitent nombre d'éléments fidèles à *Carmen*, tout en

penchant vers le contemporain : notamment, le taureau espagnol et le rouge côtoient les graffitis aux couleurs fluorescentes. La scène est petite et tout proche du public. Contrairement à un opéra classique, où le quatrième mur est épais, *Hip-Hopéra, Carmen* se veut presque participatif ; il n'est pas rare que le rappeur S. P. Sans Pression sollicite le public. Les costumes,

quant à eux, conçus par des artistes du Festival Mode+Design comme Pony, baignent dans l'art de rue, outre les grandes jupes portées par les deux chanteuses classiques, que l'on pourrait également retrouver dans une adaptation plus conventionnelle du célèbre opéra de Bizet.

### Histoire écourtée

*Carmen*, dans sa version originale, dure environ deux heures et demie. Le spectacle est dense, l'histoire est complexe et le personnage principal, icône de liberté et de séduction, a besoin de ces deux heures et demie pour exister dans toute sa profondeur. *Hip-Hopéra, Carmen*, en revanche, dure un peu plus d'une demi-heure. On assiste à des numéros de danse d'une grande qualité, on rencontre Carmen, on rencontre Don José, on entend les morceaux les plus populaires de l'opéra – ces airs que beaucoup, sans être férus d'opéra, ont déjà entendus –, puis, contre toute attente, le spectacle prend fin. Si cette formule permet de démocratiser l'opéra et de présenter *Carmen* et la culture

urbaine à qui ne connaît pas l'un ou l'autre, elle laisse le spectateur·rice sur sa faim. Elle donne également l'impression d'être une vitrine, comme si le but du spectacle était de présenter des talents – le public a pu constater l'expertise

« C'est dans un esprit de rencontre qu'a donc été conçu le spectacle *Hip-Hopéra, Carmen* »

des danseur·euse·s, des chanteur·euse·s, des créateur·rice·s, l'habileté du métissage entre hip-hop et opéra, mais sans plus. Malgré un certain manque de profondeur, la représentation est pleine d'énergie ; la culture urbaine vient dynamiser *Carmen*, la réinventer, en plus de rejoindre et d'investir le public. Il y a quelque chose de subversif, d'étonnant, dans le fait de faire habiter l'espace public par un opéra, objet culturel ancré dans une certaine idée de la bourgeoisie et du mondain. ☹

## Danser l'artificialité

Le corps humain et l'artificialité dans *6.58 : Manifesto*.

SOPHIE JI  
Éditrice Culture

Dans *6.58 : Manifesto*, Andrea Peña interroge les relations et les interactions entre le corps humain et l'artificialité dans une chorégraphie qui réunit neuf interprètes et la chanteuse soprano Erin Lindsay.

### Vulnérabilité sur scène

Au moment de l'entrée en salle du public, quelques interprètes en sous-vêtements noirs s'installent déjà sur scène au rythme d'une musique de fond onirique. Le décor composé de quatre murs blancs et de chaises noires rappelle la sobriété d'une loge. C'est de cette façon que les interprètes l'utilisent, car certain·e·s s'étirent et s'échauffent alors que d'autres enfilent leur costume. Cette vulnérabilité montrée par ce parallèle entre la loge et la scène amorce la réflexion apportée par le spectacle : comment interagissons-nous avec l'artificialité et vice-versa ?

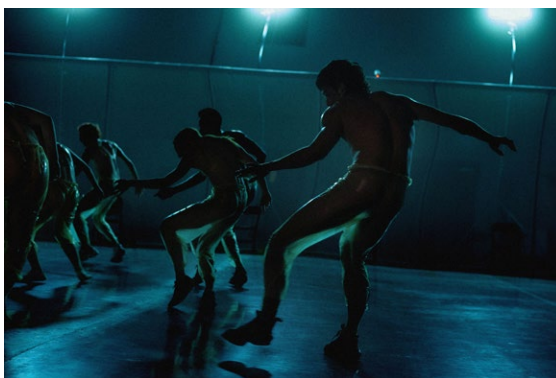
### Le premier tableau de 6.58 :

*Manifesto* débute par un message énoncé par une voix artificielle qui nomme les interprètes un·e à un·e et leur ordonne d'aller à un endroit précis. À la fin du tableau assez exigeant, les interprètes sont à bout de souffle, mais ne quittent pas le public du regard. Plutôt, ils et elles utilisent à nouveau la scène en tant que loges pour boire de l'eau et s'étirer.

La vulnérabilité des interprètes ainsi mise en scène s'avère être une intéressante façon d'explorer la relation entre le corps humain et l'artificialité. En demeurant sur scène, les interprètes demeurent assujettis à la chorégraphie de *6.58 : Manifesto* et au regard du public, mais de façon parallèle, les mouvements souvent saccadés et le rythme rapide de la chorégraphie suggèrent que la fatigue des interprètes entre les tableaux nécessite de réels moments de pause. Cette ambiguïté quant à la nature artificielle ou non des transitions entre les tableaux crée alors un inconfort productif

chez le public puisque le regard de ce dernier devient presque intrusif lorsqu'il observe les interprètes à bout de souffle. Néanmoins, en restant sur scène, les danseurs et dan-

seuses invitent concurrentement le public à les observer. humaines. Le deuxième tableau met notamment en scène les interprètes dans des mouvements très complémentaires et le troisième tableau rassemble les interprètes en paires dans une série de contacts



BOBBY LEON

seuses invitent concurrentement le public à les observer.

### Intimes artifices

Dans les deuxième et troisième tableaux du spectacle, la chorégraphie se concentre davantage sur l'artificialité et les interactions

physiques rapprochés. En raison du nombre impair d'interprètes, lorsque ces derniers et dernières sont rassemblés à deux, au moins un·e interprète doit effectuer les mouvements seul·e. Ce nombre impair devient alors aussi une façon d'explorer l'artificialité puisque la sensualité des contacts physiques

entre les interprètes en paires crée l'impression qu'une grande intimité lie ces derniers et ces dernières. Cependant, puisque les interprètes seul·e·s effectuent les mêmes mouvements que ceux et celles placés en paires, la chorégraphie semble interroger la facticité de cette intimité chorégraphiée.

Malgré une exploration assez détaillée des interactions entre le corps humain et l'artificialité, les réflexions amenées par *6.58 : Manifesto* demeurent ouvertes et la répétition des mêmes tonalités de chant d'opéra qui accompagne les danseurs et danseuses dans le dernier tableau, quoique très puissantes, peut contribuer à laisser une impression d'inachevé. L'originalité de la chorégraphie d'Andrea Peña et l'important effort physique des interprètes et de la chanteuse soprano méritent cependant le détour. ☹

*6 : 58 Manifesto* sera disponible en webdiffusion du 24 septembre au 2 octobre.

# Sortir du livre pour y revenir

*Le Délit* discute avec la directrice artistique du FIL.

**M**ichelle Corbeil est directrice artistique et codirectrice générale du Festival international de la littérature (FIL), qui se déroule cette année du 24 septembre au 3 octobre et offre des événements en salle, à l'extérieur et en ligne. Dans le cadre de l'édition 2021 du Festival, le regard est tourné vers la rencontre entre les personnes, entre les arts – les événements inclueront des spectacles théâtraux, des rencontres entre écrivains et écrivaines, des expositions et des volets pour enfants. *Le Délit* a rencontré Michelle Corbeil pour discuter de son travail et de l'édition à venir du FIL.

**Le Délit (LD) :** *Pouvez-vous me parler un peu de votre parcours personnel? Vous êtes dans l'équipe fondatrice du festival?*

**Michelle Corbeil (MC) :** Oui, je suis là depuis sa fondation. Le festival est un événement qui a été créé par l'Union des écrivains et des écrivaines québécois (UNEQ) en 1994 ; dès cette année-là, j'ai été embauchée comme coordonnatrice. Tranquillement, j'ai pris de plus en plus de place. Puis, après 10 ans, le Festival est devenu autonome, avec son propre conseil d'administration, sa propre équipe. J'y suis depuis le tout début, mais j'ai toujours été très fière que cet événement-là ait été fondé par des écrivain·e·s.

**« Toute ma vie, je n'ai fait que ça, j'ai fait en sorte de partager mon amour de la littérature de différentes façons »**

Pour ce qui est de mon parcours personnel, j'ai fait à peu près tous les métiers du livre. J'ai étudié en littérature, j'ai été attachée de presse pendant plusieurs années pour les Éditions Gallimard, pour plein d'événements québécois et de maisons d'éditions, j'ai organisé la présence du Québec au Salon du Livre de Paris en 1999, j'ai dirigé un studio littéraire à la Place des Arts. Toute ma vie, je n'ai fait que ça, j'ai fait en sorte de partager mon amour de la littérature de différentes façons.

**LD :** *Qu'est-ce qu'un festival comme le FIL apporte à la littérature? Quelle est son importance dans le milieu littéraire?*

**MC :** Ce qui est important avec le FIL ou toute manifestation en lien avec d'autres disciplines – ça peut

être le théâtre, la danse, le cinéma, les arts visuels – pour moi, parce que je suis d'abord une littéraire, l'idée de toutes ces manifestations est de faire lire les gens, de leur

d'autres disciplines : je suis proche du milieu du théâtre, de la danse, de la musique, mais il faut d'abord que le texte me plaise. Ça ressemble un peu au métier d'éditeur·rice qui dé-

dire qu'on n'est pas dans le livre comme tel, soit parce qu'on fait des choses en scène, soit parce qu'on fait une exposition. Dans le cas du FIL, on sort du livre pour

par en avoir un. Cette année, c'est beaucoup axé sur le désir de l'autre, il y a beaucoup d'histoires d'amour, mais il y a aussi la rencontre de l'autre, qui peut se passer à travers des regards croisés entre écrivain·e·s québécois·es et étranger·ère·s. Chacun·e y trouve son compte. Il y a des activités pour les enfants, il y a des activités pour ceux et celles qui aiment la poésie, il y a même une exposition autour de la poésie des enfants innu·e·s dans les rues de Montréal. Il y en a pour tous les goûts!

**« On va chercher, finalement, un autre public, qu'on amène à devenir des lecteurs et des lectrices, qui appri-voient la littérature et la lecture »**



PIERRE CRÉPÔ

faire découvrir des œuvres, de leur faire relire certains livres. Je ne suis jamais aussi heureuse que quand, en sortant d'un spectacle, les gens me disent « J'ai tellement envie de lire ou de relire ce·tte auteur·rice·là! » Donc le FIL existe pour ça, a sa place dans le monde du livre mais aussi a sa case particulière pour les créateur·rice·s.

**LD :** *Concrètement, quel est votre rôle en tant que directrice artistique et codirectrice générale du FIL? Qu'est-ce qui vous motive dans votre travail?*

**« À chaque fois, la première chose que je vais faire, c'est lire le texte »**

**MC :** La direction générale, c'est faire des demandes de subventions, c'est le jour à jour, c'est gérer la logistique. Mais ce qui me plaît vraiment, c'est la direction artistique, qui est une forme de direction littéraire. Je ne me considère pas comme une programmatrice mais bien vraiment comme directrice littéraire ou artistique. C'est moi qui choisit tous les textes, ce sont tous des textes qui me plaisent, tout en demeurant diversifiés. Il y a certains spectacles que j'initie, que je lance, et quelques fois on me fait des propositions. Mais à chaque fois, la première chose que je vais faire, c'est lire le texte, et si le texte me plaît, je vais plus loin. Je développe le projet avec des artistes

ce qui sera publié ou non. Moi, comme directrice littéraire, je décide de quel livre on va parler. C'est aussi comme ça au théâtre : si vous allez à l'Espace Go, vous allez voir ce qui plaît à Ginette Noisieux.

**LD :** *Vous faites la distinction entre le métier de programmatrice et celui de directrice artistique. Quelle est la différence entre les deux?*

**MC :** Il y a des programmateurs·rices qui pensent d'abord à l'artistique, mais faire de la programmation, ça peut être aussi de décider, selon les cadres, les moments, les salles disponibles, les spectacles, les activités et les rencontres qui vont rentrer dans ces cadres. J'ai fait de la programmation pour des Salons du Livre et je n'avais pas l'impression de faire une direction artistique. J'avais plein de propositions qui venaient des éditeur·rice·s et je créais un calendrier à partir de ces propositions.

Construire une programmation comme directrice artistique, c'est d'y aller à partir de choix personnels et de faire en sorte que le plus grand nombre de personnes voient ce qu'on propose.

**LD :** *Le programme du festival parle d'une bibliothèque vivante, d'une littérature augmentée. Pouvez-vous me parler de ces idées?*

**MC :** L'idée, c'est de partir de ma bibliothèque : à chaque année, ce sont des livres que j'ai aimés. Vivante, ou augmentée, ça veut

revenir après. Augmentée, c'est parce qu'on fait en sorte d'associer d'autres disciplines artistiques aux projets.

**LD :** *Ça rejoint ma prochaine question. L'accent est mis, cette année, sur un certain métissage dans la littérature et dans les autres arts, sur les rencontres, qu'elles soient entre les domaines artistiques ou entre les artistes eux-mêmes. En quoi ce métissage est-il nécessaire, d'après vous?*

**MC :** Ce n'est pas que c'est nécessaire, mais c'est une des façons de faire les choses. Depuis que la première édition du FIL a eu lieu en 1994 avec l'UNEQ, c'est quelque chose qui intéressait les écrivain·e·s que de pouvoir travailler avec d'autres disciplines artistiques. L'important, quand on travaille avec des acteurs, des actrices, des danseurs, des danseuses, des musiciens, des musiciennes, c'est que ce soient aussi des gens passionnés par la littérature. C'est aussi une forme de ruse ; je pars toujours du principe que les gens qui aiment le théâtre, qui aiment la danse, la musique, peuvent aussi aimer la littérature. On va chercher, finalement, un autre public, qu'on amène à devenir des lecteurs et des lectrices, qui apprivoisent la littérature et la lecture.

**LD :** *Pourquoi venir au FIL cette année? Qu'est-ce qui démarque cette édition des autres?*

**MC :** À chaque année, il n'y a pas de thème, mais il finit toujours

**LD :** *Si je suis une festivalière qui ne peut assister qu'à un seul événement cette année, quel est celui que vous me conseilleriez? Votre événement coup de cœur de cette édition 2021?*

**MC :** Tous les événements du FIL, je les ai choisis, je les ai pensés ; pour moi, c'est impossible de choisir un événement plutôt qu'un autre! Ce que je pourrais faire, c'est un peu comme si vous alliez en librairie, je pourrais vous demander quelles sont vos lectures préférées, quel·le·s auteur·rice·s vous aimez, quels genres de disciplines vous aimez, et en fonction de ça, je pourrais vous dire que tel ou tel spectacle pourrait vous intéresser davantage qu'un autre. Mais personnellement, je ne peux pas dire avoir un coup de cœur – le festival au complet est un grand coup de cœur.

**LD :** *Tout vient se rejoindre, donc.*

**MC :** Complètement. C'est une année de préparation, un festival comme celui-là. C'est un peu comme un casse-tête. Mais, selon les lectures que vous faites, je peux par exemple vous suggérer Georg Trakl, dans un spectacle mis en scène par Brigitte Haentjens. C'est un poète que les gens connaissent peu. En fonction des goûts littéraires, je peux suggérer des spectacles, mais je pense que les gens doivent magasiner un peu à l'intérieur. ☺

Propos recueillis par  
FLORENCE LAVOIE  
Éditrice Culture

# Septembre poésie

Le Délit vous présente quelques parutions récentes en poésie québécoise.

FLORENCE LAVOIE  
Éditrice Culture



## Dis merci, Camille Paré-Poirier (Ta Mère)

*Dis merci* raconte en s'affranchissant de la prose ; il va droit à l'essentiel. Honnête, réel, le recueil suit Camille et s'adresse à elle à travers un *tu* douloureusement vrai, de ses douze à ses vingt-trois ans. Camille est diagnostiquée, à l'aube de l'adolescence, d'une tumeur à la moelle épinière ; à douze ans, son corps ne lui appartient subitement plus. Tout en soulevant des questions sur l'écriture de soi, *Dis merci* livre un narratif de manière franche et décomplexée.

il faut te trouer encore  
tu es une passoire  
tes cernes coulent sur le plancher  
le vent te traverse en sifflant

## Habitantes, Anick Arsenault (L'Écrou)

Avant-dernière parution des Éditions de l'Écrou, *Habitantes* creuse les souffrances d'une femme, celles qu'apportent toutes les facettes de l'identité. La voix du recueil creuse l'individuel tout autant que le collectif ; elle est vulnérable et solidaire. L'imaginaire déployé est large mais garde le cap, convoque habilement l'urbain et le naturel, les fait se côtoyer, cohabiter l'un dans l'autre. Les images sont plurielles, comme les expériences du *je* qui y prend parole.



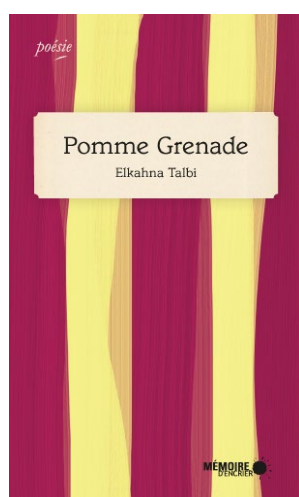
courir dehors et tout prendre  
tout perdre à gorge déployée  
les portes grandes ouvertes  
les mains pleines d'espace  
la bouche remplie de joie et de tiges sauvages

## Pomme Grenade, Elkahna Talbi (Mémoire d'encrier)

Le deuxième recueil d'Elkahna Talbi porte un regard doux, mais critique sur l'identité, les relations amoureuses et le politique. Les vers sont courts et intimes, dans un souffle à la fois direct et délicat, tout en musicalité. Le lien entre intime et politique est paradoxal ; le recueil le convoque avec justesse, questionnant notamment la représentation des femmes racisées dans la culture populaire romantique. Les enjeux sociaux y côtoient néanmoins les expériences amoureuses en toute subtilité.

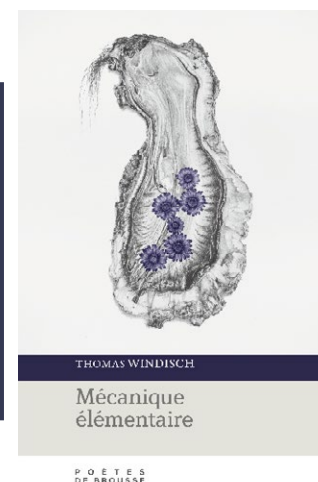
Comme il  
doit être doux  
ce luxe  
de se voir partout

pour ne pas avoir à écrire  
sur soi



## Mécanique élémentaire, Thomas Windisch (Poètes de brousse)

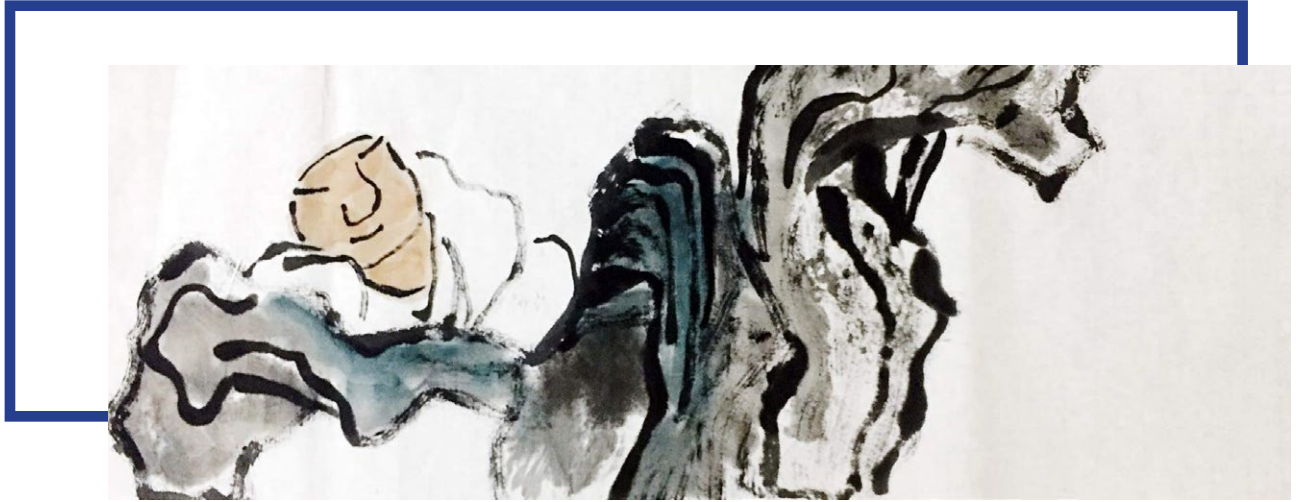
*Mécanique élémentaire* est dense de l'imaginaire foisonnant du *je* qui s'exprime. Une relation prend vie dans le recueil et convoque le quotidien de manière étonnante, demandant toute l'attention de la personne qui lit. Ce sont les choses voilées, la sensibilité des éléments concrets au jour le jour qui sont creusés, puis confrontés à la part de grandeur que peuvent contenir les premières heures du matin, dans un habile jeu de balancier.



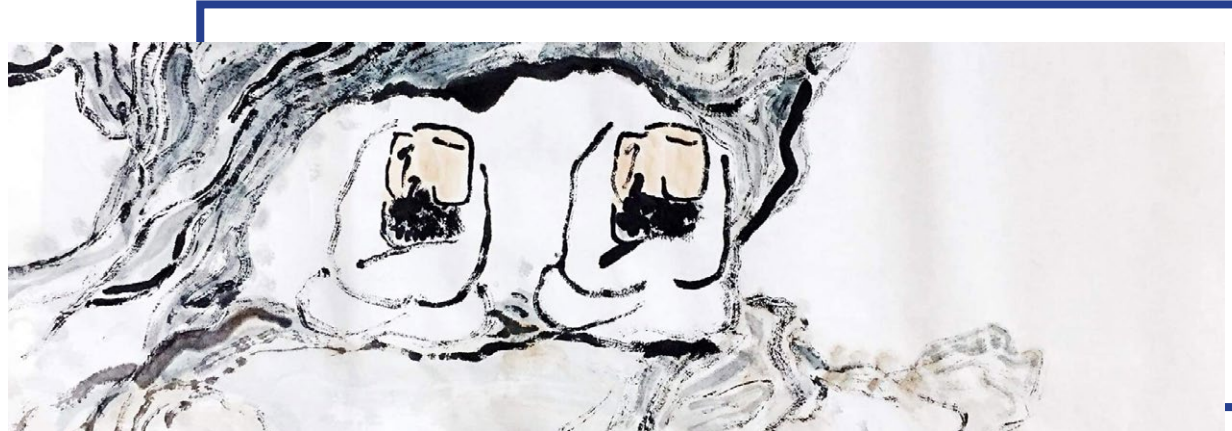
ce n'est pas un appartement  
mais une futaie d'échardes  
s'éternisant à croire  
en nos mythes ensemenés  
nous inexploitable  
déférés à la logique par le vocabulaire total  
je veux t'avoir sur le bout de la langue  
passer la nuit à te chercher

讀  
書  
萬  
卷

RUIXUAN MAO  
Contributeur



進 精 猛 勇



# RENCONTREZ L'ÉQUIPE !

Nouvelle année, nouvelle équipe! Les membres du conseil éditorial du *Délit* vous dévoilent leur endroit préféré pour lire le journal.



**Philippe Bédard-Gagnon**  
Rédacteur en chef  
*Dans la bibliothèque Redpath*



**Adélia Meynard**  
Production  
*Sur le bol ;)*



**Gabrielle Genest**  
Correction  
*Dans le métro de Montréal*



**Éléonore d'Espinose**  
Réseaux sociaux  
*Au soleil avec mon café*



**Andrew Ma**  
Réseaux sociaux  
*Au bord du fleuve*



**Aymeric Tardif**  
Société  
*À Thomson House*



**Louise Toutée**  
Société  
*Dans l'autobus de la ligne 99*



**Sophie Ji**  
Culture  
*Dans l'autobus à Longueuil*



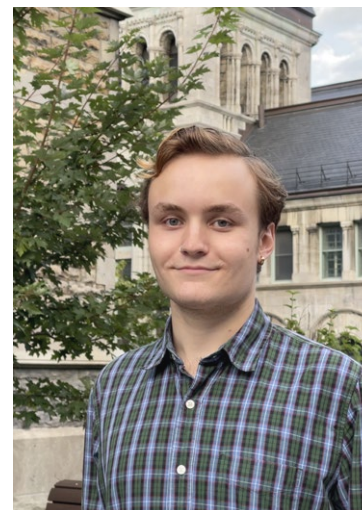
**Florence Lavoie**  
Culture  
*Aux Îles de la Madeleine*



**Marco-Antonio  
Hauwert Rueda**  
Philosophie  
*Dans une salle de classe vide*



**Alexandre Gontier**  
Illustrations  
*Partout*



**Félix A. Vincent**  
Actualités  
*Dans la bibliothèque Birks*



**Olivier Turcotte**  
Multimédias  
*Au fond d'une classe*